

qui plus est, qui mieux est, en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Marraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit.

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire dîner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réaliser, sans nul souci de ce qu'en pouvaient passer les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dans le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire faire un mariage honorable.

—Marraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi... Je vous en suis très reconnaissante... Mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permit d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon; sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mit fièvreusement ses lunettes. Ses sourcils s'étaient froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais de te faire nonne come ta sœur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent... Mais le mariage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah! un autre... Vraiment?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplait Simone d'un œil foudroyant, suffoquée que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inouï ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est professeur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim... Ecrivain, une jolie profession!... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends au sérieux. Il a de la fortune, ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!!... Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais," tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument!... Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en préviens carrément!